

Charles Bukowski

Sur l'alcool

Édité par ABEL DEBRITTO

Traduit de l'anglais (États-Unis) par ROMAIN MONNERY

Illustré par l'auteur



Du même auteur au Diable vauvert

SUR L'ÉCRITURE, anthologie, 2017

TEMPÊTE POUR LES MORTS ET LES VIVANTS, poésie, 2019

Titre original : ON DRINKING

ISBN : 979-10-307-0360-3

© HarperCollins Publishers, 2019

Dessins de Charles Bukowski avec l'aimable autorisation
de Linda Lee Bukowski

© Éditions Au diable vauvert, 2020, pour la traduction française

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com
contact@audible.com



Burc

fourmis grouillant sur mes bras ivres

Ô fourmis grouillant sur mes bras ivres
vous avez laissé Van Gogh s'asseoir dans un champ
de maïs
et se retirer du monde
avec un fusil de chasse,
fourmis grouillant sur mes bras ivres
vous avez poussé Rimbaud
au trafic d'armes, fouinant dans les rochers
pour de l'argent,
Ô fourmis grouillant sur mes bras ivres,
vous avez envoyé Pound à l'asile
et poussé Crane à se jeter dans la mer
en pyjama,
fourmis, fourmis, grouillant sur mes bras ivres
à l'heure où nos écoliers scandent le nom de Willie
Mays
à la place de Bach,
fourmis grouillant sur mes bras ivres
sous l'emprise de la boisson j'essaie d'attraper
des planches de surf, des lavabos, des tournesols
et la machine à écrire tombe de la table

à la manière d'une crise cardiaque
ou d'un taureau mis à mort
et les fourmis entrent dans ma bouche
et descendent dans ma gorge,
je les fais passer avec du vin
et remonte les stores
elles sont sur le grillage de la fenêtre
elles sont dans les rues
escaladant les clochers
et les carcasses de pneus
cherchant quelque chose d'autre
à manger.

[À Jon et Louise Webb]

25 mars 1961

[...] Ce qui me dérange, c'est quand je lis des trucs sur les vieux groupes de Paris, ou quelqu'un qui connaissait quelqu'un dans l'ancien temps. Ils faisaient la même chose à l'époque, dire que c'était mieux avant. Je crois qu'Hemingway est en train d'écrire un livre là-dessus. Mais pour autant, j'arrive pas à m'y faire. Les auteurs, les éditeurs ou quiconque voulant parler d'art me tapent sur le système. Pendant trois ans, j'ai vécu dans un hôtel délabré – avant mon hémorragie – et je picolais chaque soir avec un ancien taulard, la femme de chambre, un Indien, une fille qui avait l'air de porter une perruque, mais en fait non, et trois ou quatre vagabonds. Personne ne connaissait Chostakovich pas plus que Shelley Winters et personne n'en avait rien à foutre. L'essentiel était d'envoyer quelqu'un chercher à boire quand on se retrouvait à sec. On commençait par le bas en envoyant notre plus mauvais coursier et si jamais ça merdait – vous devez comprendre, la plupart du temps il y avait peu, voire pas d'argent –, on montait un peu en gamme en envoyant le gars juste au-dessus dans la hiérarchie. J'imagine que ça revient à se vanter, mais c'était moi le tôleier. Et quand notre dernier émissaire passait le seuil de la porte en titubant, pâle et honteux, Bukowski se levait en jurant, enfilait son manteau en

lambeaux et s'enfonçait dans la nuit avec assurance et colère, jusqu'à la boutique « Dick's Liquor », où je travaillais le patron au corps en le pressant et lui retournant le cerveau jusqu'à ce qu'il en ait le tournis ; je rentrais dans sa boutique l'air déterminé, comme un prince, et lui demandais ce que je voulais. Dick ne savait jamais si j'avais de l'argent ou pas. Parfois j'en avais et le prenais pour un con. Mais la plupart du temps j'avais pas un rond.

Dans tous les cas, il faisait claquer les bouteilles sur le comptoir, les mettait dans le sac, et je les récupérais en grognant : « Mets ça sur ma note ! »

Il se lançait dans la vieille valse : « Mais, bon Dieu, tu m'dois déjà tellement de fric, et ça fait plus d'un mois que tu m'as rien remboursé et... »

Alors débutait LE GRAND NUMÉRO. J'avais déjà les bouteilles en mains. Ça me coûtait rien de foutre le camp. Mais je les faisais claquer sous son nez, en déchirant le sac qui les entourait, puis les secouais dans sa direction, en disant : « Voilà, c'est ça que tu veux ! J'irai faire affaire ailleurs ! »

« Non, non, il disait, reprends-les. C'est bon. »

Alors il sortait ce sinistre bout de papier qui me servait d'ardoise et rajoutait un chiffre au total.

« Laisse-moi voir ça », je lui demandais.

Et je me mettais à gueuler : « Nom de Dieu ! Je te dois pas tant que ça ! C'est quoi cet article ? »

Tout ça pour lui faire croire qu'un jour je le rembourserai. Et tout de suite il essayait de

m'amadouer : « T'es un gentleman. T'es pas comme les autres. Toi je te fais confiance. »

Il a fini par tomber malade et vendre son affaire, et quand le nouveau proprio a débarqué, j'ai remis les comptes à zéro...

Et que s'est-il passé ? Un dimanche matin à 8 heures – HUIT HEURES DU MATIN !!! Bon Dieu –, quelqu'un frappe à la porte, j'ouvre et devant moi se tient un éditeur. « Ah, je suis ci, je suis ça, éditeur de ci, de ça, nous avons reçu votre nouvelle et l'avons trouvée des plus originales ; nous allons l'utiliser pour notre numéro de printemps. » « Eh bien, rentrez donc », je pouvais difficilement faire autrement. « Mais évitez de marcher sur les bouteilles. » Et alors je suis resté assis là pendant qu'il me parlait de sa femme qui m'avait à la bonne et de sa nouvelle qui avait été publiée un jour dans *The Atlantic Monthly*, et vous savez combien ces types peuvent jacter. Il a fini par décoller et environ un mois plus tard le téléphone sonne dans le couloir et quelqu'un demande à parler à Bukowski, et cette fois c'était une voix de femme. « M. Bukowski, nous pensons que vous avez écrit une nouvelle très insolite et le groupe en discutait justement l'autre soir, mais il nous semble qu'elle a un point faible et nous avons pensé que peut-être vous pourriez corriger ce point faible. Voilà ce que c'était : POURQUOI LE PERSONNAGE PRINCIPAL S'EST-IL MIS À BOIRE EN PREMIER LIEU ? »

J'ai dit : « Oubliez tout ça et renvoyez-moi la nouvelle », et j'ai raccroché.

Quand je suis revenu m'asseoir, l'Indien a levé le nez de son verre et m'a demandé : « Qui c'était ? »

J'ai dit « Personne », ce qui était à mon sens la réponse la plus exacte que je pouvais donner.

[À John William Corrington]

14 janvier 1963

Né à Andernach, Allemagne, le 16 août 1920. Mère allemande, père affilié à l'armée américaine sous l'Occupation (né à Pasadena, mais d'origine allemande). Des éléments portent à croire que je suis né ou du moins que j'ai été conçu hors mariage, mais je ne suis pas sûr. Américain à l'âge de deux ans. Environ un an à Washington, D.C., mais après ça, cap sur Los Angeles. L'histoire du costume indien est vraie. Tous les trucs grotesques sont vrais. Entre la sauvagerie imbécile de mon père, l'indifférence de ma mère et la subtile haine de mes camarades, « Heinie ! Heinie ! Heinie ! », la situation était assez tendue. Elle est devenue encore un peu plus complexe à mes 13 ans, où j'ai bourgeonné non pas à coup d'acné, mais à coup d'ÉNORMES

furoncles, dans mes yeux, dans mon cou, dans mon dos, sur mon visage, et je prenais le tramway pour aller à l'hôpital, le pavillon pour les miséreux, le vieux ne travaillait pas, et là-bas ils me perçaient les boutons au moyen de l'aiguille électrique, qui est un genre de foreuse qu'ils enfoncent dans les gens. Suis resté déscolarisé un an. Suis allé à L.A. City College quelques années, journalisme. Les frais d'inscription s'élevaient à deux dollars, mais le vieux a dit qu'il pouvait plus se permettre de m'envoyer là-bas. Je suis allé bosser dans les chemins de fer, à nettoyer les façades de trains à base d'OA-KITE. J'ai picolé et flambé tous les soirs. Avais une petite piaule au-dessus d'un bar sur Temple Street dans le quartier philippin, et je jouais chaque soir avec les mécanos de l'aéroport, les maquereaux, et toute la clique. Ma piaule a fini par être connue et chaque soir c'était blindé. Pour dormir c'était l'enfer. Un soir, j'ai gagné gros. Le pactole pour moi. Deux ou trois cents. Je savais qu'ils revien- draient. Me suis battu, ai cassé un miroir et deux ou trois chaises, mais j'ai pas lâché l'argent et tôt le matin suis monté dans un bus pour la Nouvelle-Orléans. Une fois à bord, je m'suis fait draguer par une jeune poupée, je l'ai laissée descendre à Fort Worth, mais moi j'ai poussé jusqu'à Dallas avant de poser pied à terre. Ai perdu un peu de temps là-bas avant de gagner la N.O. Ai dégotté une piaule en face du GANGPLANK CAFE et commencé à écrire. Des nouvelles. Ai bu tout

mon fric, obligé d'enchaîner sur un boulot dans une boutique de bandes dessinées, puis j'ai vite mis les voiles. Miami Beach. Atlanta. New York. St. Louis. Philly. Frisco. De nouveau L.A. Retour à la Nouvelle-Orléans. Et puis encore Philly. Encore L.A. Toujours en vadrouille. Quelques nuits dans l'est de Kansas City. Chicago. J'ai arrêté d'écrire. Je me suis concentré sur la picole. Mes plus longs séjours ont été à Philly. Là-bas, je me levais tôt le matin et me pointais dans un bar où je squattais tous les soirs jusqu'à la fermeture. Comment je m'en sortais ? J'en ai aucune idée. Après ça, retour à L.A. Et une période assez mouvementée de sept ans entre picole et boulots à la con. Me suis retrouvé dans ce même hôpital caritatif. Cette fois non pas avec des furoncles, mais avec l'estomac déchiré, une pourriture intestinale marquée par l'agonie. Huit pintes de sang et sept pintes de glucose transfusées sans interruption. Ma putain est venue me voir et elle était bourrée. Mon vieux était avec elle. Le vieux m'a fait la leçon et la putain s'est pas montrée beaucoup plus aimable, alors ai dit au vieux : « Un mot de plus et j'arrache cette aiguille de mon bras, descends de ce lit de mort et te flanque une branlée ! » Ils ont foutu le camp. Je suis sorti de là, vieux et blanc, ébahi par la lumière du soleil, avec l'interdiction de reboire une goutte d'alcool sous peine d'y laisser ma peau. Parmi les changements que j'ai pu constater chez moi, ma mémoire qui était excellente ne valait désormais

plus un clou. Un genre de dommage cérébral, sans doute, ils m'ont laissé reposer quelques jours dans le pavillon pour miséreux quand mes papiers ont été paumés, alors que les papiers indiquaient la nécessité de transfusions immédiates, et que j'étais en manque de sang, écoutant des marteaux taper contre mon cerveau. Quoiqu'il en soit, je me suis retrouvé plus tard à conduire un camion postal, à délivrer du courrier et à picoler légèrement, à titre expérimental, et voilà qu'un soir je me suis assis et me suis mis à écrire de la poésie. Quel drôle de bordel. Où envoyer ce genre de truc. Eh bien, j'ai tenté ma chance. Il y avait un magazine intitulé *Harlequin*, or j'étais un putain de clown et puis c'était perdu dans une petite ville du Texas et peut-être qu'ils étaient pas foutus de reconnaître des mauvais textes quand on leur en mettait sous les yeux, bref... Là-bas, il y avait cette éditrice et la pauvre chérie est devenue marteau. Édition spéciale. Des lettres ont suivi. Les lettres sont devenues moins formelles. Les lettres sont devenues bouillantes. Et voilà que l'éditrice était à Los Angeles. Voilà qu'on filait se marier à Vegas. Voilà que je me retrouvais dans une petite ville du Texas avec les culs-terreux du coin qui me fixaient. La nana avait du fric. Je savais pas qu'elle avait du fric. Ou que ses vieux avaient du fric. On est retournés à L.A. et je suis retourné bosser, quelque part.

Le mariage a pas marché. Il lui a fallu trois ans pour se rendre compte que j'étais pas celui qu'elle

s'était imaginé. J'étais un ivrogne, asocial, bourru, n'allais pas à l'église, pariais sur des chevaux, multipliais les insultes sous l'emprise de l'alcool, n'aimais pas sortir, me rasais une fois tous les quatre matins, n'accordais aucune importance à ses tableaux ou à ses proches, restais parfois au lit deux ou trois jours d'affilée.

Que dire de plus. Je suis retourné me mettre à la colle avec ma putain qui avait été une femme si belle et si cruelle, et qui ne l'était plus (autant), mais qui était, par magie, devenue une personne authentique et chaleureuse, seulement elle ne pouvait pas s'arrêter de boire, elle picolait plus que moi, et elle en est morte.

Il n'y a pas grand-chose à dire de plus. La plupart du temps, je bois seul et décourage toute compagnie. Quand ils parlent, les gens ne s'intéressent qu'à des choses sans importance. Ils sont trop avides ou trop vicieux ou trop prévisibles.

[À John William Corrington]

Octobre 1963

[...] Et maintenant un air de Brahms, au piano. Une femme vient de m'appeler, une Brésilienne qui crèche au-dessus de Sunset Strip.

Je devrais peut-être la mettre dans mon lit. Mais je commence à en avoir ma claque de ces histoires et des problèmes qui vont avec, tout ça m'inspire un sentiment de lassitude. Ai réduit la consommation d'alcool, m'en tiens à la bière, principalement. J'ai lu aujourd'hui dans le journal que la durée de vie moyenne d'un alcoolique était de 51 ans (ce qui me laisse huit ans), là où l'espérance de vie d'un non-alcoolique était de 70 ans. Je pense que les plus belles années se situent entre 30 et 40 ; on a réglé les histoires d'enfance, on sait mieux ce qu'on ne veut pas, et dans le pire des cas on a généralement la force et la santé pour s'en accommoder. Bien sûr, c'est pour tout le monde pareil : il y a toujours un truc qui tourne pas rond, mais du moment qu'on le noie dans l'alcool, on oublie assez vite.

[À Jon et Louise Webb]

1^{er} mars 1964

17

[...] Je commence à être un peu bourré, c'est un bon mur derrière lequel se cacher, le drapeau du couard. Je me souviens de l'époque où je vivais dans une piaule bon marché, la ville, je crois que c'était St. Louis, oui, un hôtel au coin de la rue,

et les gaz d'échappement des gens qui partaient bosser encrassaient mes poumons paresseux ; je l'envoyais me chercher de la bière ou du vin, tandis qu'elle essayait de me faire décrocher, comme toutes les femmes essaient de le faire, je sais pas si c'est un besoin de mater ou de tout contrôler, il n'empêche, un jour elle m'a servi cette vieille rengaine : « Boire, ça n'est jamais qu'une évasion de la réalité. » Pour sûr, je lui ai dit, et loué soit le Seigneur aux couilles rouges pour cette bénédiction, et à ce compte-là, quand je te baise, c'est aussi une évasion de la réalité, c'est peut-être pas ton avis, tu t'imagines peut-être que c'est la vie, qu'importe, buvons un coup.

Je me demande où elle est maintenant ? Une grosse femme de ménage noire avec les jambes les plus grosses, grasses et charmantes de l'univers, et des théories sur « l'évasion de la réalité ».

bouteille de bière

un truc des plus miraculeux s'est produit :
ma bouteille de bière a fait la bascule
et s'est retrouvée debout sur le sol
je l'ai posée sur la table pour faire descendre la
mousse,
mais les photos se sont avérées moins chanceuses
aujourd'hui,
et puis il y a une petite fente sur le cuir
de ma chaussure gauche, mais tout ça c'est très
simple :
on ne peut pas tout avoir : il y a des lois
dont on ne sait rien, des bourrades en tout genre
nous amènent à brûler ou geler ; ce qui conduit
le merle dans la gueule du chat
ce n'est pas à nous de le dire, pareil pour les hommes
emprisonnés comme des écureuils domestiques
pendant que d'autres se mouchent dans d'énormes
poitrines
durant des nuits sans fin – il s'agit là
du labeur et de l'effroi, et la raison
on ne nous l'apprend pas. Enfin, coup de bol
que la bouteille ait atterri à l'endroit, et quand bien
même

il m'en reste une de vin et de whisky,
c'est, ma foi, ce qu'on peut appeler une bonne nuit,
et demain, peut-être, mon nez sera plus long :
de nouvelles chaussures, moins de pluie, d'autres
poèmes.

brassé et rempli de...

ma main serre une canette de bière
et tout en elle
est triste,
la crasse est aussi
triste
sous mes ongles,
et cette main
est comme la main d'une
machine
et pourtant
il n'en est rien –
elle se courbe complètement
(un effort contenant de la magie)
autour de la
canette de bière
dans un mouvement semblable à celui
des racines
qui propulsent un glaïeul
en direction du soleil
et la bière
entre en moi.

Extrait de
Confessions d'un homme
assez fou pour vivre
avec des Bêtes

J'étais maqué avec une autre. On vivait au 2^e étage, fenêtre sur cour, et je bossais. C'est ce qui m'a presque tué : picoler toute la nuit et trimer toute la journée. Il m'arrivait parfois de fracasser une bouteille contre la fenêtre, toujours la même. J'amenais ensuite la fenêtre chez le vitrier au coin de la rue pour la faire réparer, pour qu'il mette un panneau de verre. Ça me prenait environ une fois par semaine. Le type me regardait avec un drôle d'air, mais il empochait toujours mon fric, ce qui semblait lui convenir. Je picolais sévère et de façon régulière, depuis 15 ans, et un matin au réveil voilà le travail : du sang plein la bouche et plein le cul. Des crottes noires. Du sang, du sang, des cascades de sang. Le sang pue davantage que la merde. Elle a appelé un médecin et puis une ambulance est venue me chercher. Les ambulanciers ont déclaré que j'étais trop gros pour me porter jusqu'en bas

et m'ont demandé de descendre les escaliers à pied. « D'accord, les gars », j'ai répondu. « Si ça peut vous rendre service – voudrais pas que vous creviez à la tâche. » Une fois dehors je me suis allongé sur la civière ; ils l'ont dépliée à mon intention et je suis grimpé dessus comme une fleur fanée. Une sacrée putain de fleur. Les voisins avaient tous le nez à la fenêtre ou restaient plantés sur leur seuil pour me regarder passer. Ils m'avaient vu bourré la plupart du temps. « Regarde, Mabel, a dit l'un d'eux, c'est cet horrible soûlard ! » « Que Dieu ait pitié de son âme ! », répondit l'autre.

Cette bonne vieille Mabel. J'ai craché une rasade de sang écarlate par-dessus le brancard et quelqu'un a fait OOOOOhhhhhooooh.

Bien qu'ayant un boulot, je n'avais pas un sou, de sorte que je me suis retrouvé dans le service des miséreux. L'ambulance était bondée. Ils avaient des lits superposés et du monde de partout. « On est complet, a dit le chauffeur, en route. » Ça a été un sale trajet. On bringuebalait dans tous les sens. Je faisais tout mon possible pour éviter de gerber du sang, histoire de pas empester les autres. « Oh, a gémi une femme noire, je ne peux pas croire que ça m'arrive à moi, je peux pas le croire, oh Seigneur aidez-moi ! »

Le Seigneur a une sacrée cote de popularité dans ce genre d'endroits.

Ils m'ont collé dans un sous-sol obscur, quelqu'un m'a refilé un truc dans un verre d'eau

et basta. De temps en temps, je vomissais du sang dans un crachoir. On était quatre ou cinq là-dedans. Un de ces types était bourré – en plus d'être givré – mais paraissait costaud. Il s'est levé de son petit lit de camp pour se balader, trébuchant, dégringolant sur les autres malades, renversant des objets, « Oua oua oua, je suis masta le mastoc, je suis basta, je suis rasta rumba mastic, je suis masta ». J'ai attrapé le pichet pour l'assommer, mais il s'est jamais approché de moi. Il a fini par se vautrer dans un coin et perdre connaissance. J'ai passé toute la nuit et la matinée du lendemain dans ce sous-sol. Après quoi ils m'ont déplacé à l'étage. La salle était bondée. Ils m'ont collé dans un coin sombre. « Ooh, il va mourir dans ce coin sombre », a dit une des infirmières. « Ouais », a répondu l'autre.

Une nuit, je me suis levé, mais impossible de me retenir jusqu'aux chiottes. J'ai gerbé du sang partout. Je suis tombé et j'ai jamais pu me relever. J'ai appelé une infirmière, mais les portes de la salle étaient capitonnées d'une bonne épaisseur d'alu, si bien qu'elles ne pouvaient pas m'entendre. Une infirmière se pointait toutes les deux heures environ pour repérer les cadavres. Chaque nuit, elles évacuaient un sacré paquet de morts. Comme j'arrivais pas à dormir, je les regardais. Elles faisaient glisser le macchabée hors du lit, le mettaient sur le chariot, puis tiraient un drap sur sa tête. Ces chariots étaient bien huilés. J'ai

gueulé « Infirmière ! » sans trop savoir pourquoi. « La ferme ! m'a dit un vieux, il y en a qui veulent dormir. » Je suis tombé dans les pommes.

Quand j'ai repris connaissance toutes les lumières étaient allumées. Deux infirmières essayaient de me ramasser. « Je vous ai dit de ne pas quitter votre lit », a dit l'une. Je pouvais pas parler. Des tambours résonnaient dans ma tête. Je me sentais vidé. On aurait dit que je pouvais entendre, mais ne voyais rien, si ce n'est quelques éclairs lumineux. Pourtant je ne paniquais pas, je n'avais pas peur ; juste un sentiment d'attente, j'attendais je ne sais quoi, sans inquiétude.

« Vous êtes trop gros, a dit l'une, montez dans ce fauteuil. »

Elles m'ont mis dans un fauteuil et m'ont fait traverser la salle. J'avais l'impression de peser trois kilos à tout casser.

Ensuite, ils se sont agglutinés autour de moi : des gens. Je me rappelle un médecin en blouse verte, une blouse de salle d'opération. Il avait l'air furieux. Il parlait avec l'infirmière en chef.

« Pourquoi cet homme n'a-t-il pas eu de transfusion ? Son niveau de sang est au plus bas. »

« Son dossier a circulé en bas pendant que j'étais à l'étage et ils l'ont classé avant que je puisse le parcourir. Et, en plus de ça, Docteur, il n'a pas de crédit sanguin. »

« Je veux qu'on ramène du sang et qu'on le monte ici TOUT DE SUITE ! »

« Qui est ce drôle de type, j'ai pensé, vraiment bizarre. Vraiment étonnant pour un médecin. »

Ils ont commencé les transfusions – quatre litres et demi de sang, plus quatre de glucose.

Une infirmière a essayé de me faire avaler du rosbif avec des pommes de terre, des petits pois et des carottes en guise de premier repas. Elle a posé le plateau devant moi.

« Bon Dieu, je peux pas manger ça, je lui ai dit, ça va me tuer ! »

« Mangez, elle a dit, tout ça est inscrit à votre régime. »

« Apportez-moi du lait », j'ai dit.

« Mangez ça », elle a répété, avant de s'en aller. Je n'y ai pas touché.

Cinq minutes plus tard elle a rappliqué dare-dare dans la salle.

« Ne MANGEZ PAS ÇA ! » Elle a hurlé. « Ne mangez SURTOUT PAS ça !! Il y a eu une erreur sur la liste ! »

Elle a emporté le plateau, est revenue avec un verre de lait.

À peine la première poche de sang s'était vidée en moi qu'ils m'ont collé sur une chaise roulante pour m'emmener en radiologie. Le médecin m'a dit de me redresser. J'arrêtais pas de tomber en arrière.

« NOM DE DIEU, il a hurlé, ENCORE UN FILM DE FOUTU À CAUSE DE VOUS ! MAINTENANT REDRESSEZ-VOUS ET NE BOUGEZ PLUS ! »

J'ai essayé, mais j'y arrivais pas. Je suis retombé en arrière.

« Et merde, il a dit à l'infirmière, remmenez-le. »

Le dimanche de Pâques, l'orchestre de l'Armée du Salut est venu jouer juste sous notre fenêtre à cinq heures du matin. Ils ont joué d'insupportables musiques religieuses, très mal et très fort, ça m'a lessivé, cette saloperie s'insinuait en moi et ça a bien failli me tuer. Ce matin-là, j'ai senti la mort plus proche que jamais. Elle était à un centimètre, à un cheveu. Ils ont fini par foutre le camp vers une autre partie de l'hôpital et je me suis senti revenir à la vie. Je dirais que ce matin-là ils ont bien dû assassiner une demi-douzaine de patients avec leur musique.

Et puis mon père s'est pointé avec ma putain. Elle était soûle, j'ai compris qu'il lui avait filé du fric pour boire, puis l'avait délibérément amenée ici, ivre morte, dans le seul but de me rendre malheureux. Le vieux et moi, on était des ennemis de longue date – il détestait tout ce que j'aimais et réciproquement. Elle a tangué jusqu'à mon lit, le visage empourpré, complètement raide.

« Pourquoi tu l'as amenée dans cet état-là ? j'ai demandé. Pourquoi t'as pas attendu un autre jour ? »

« Je t'avais dit que c'était une souillon ! Je t'ai toujours dit qu'elle valait rien ! »

« Tu l'as fait boire et tu l'as traînée jusqu'ici. Pourquoi tu continues à me pourrir la vie ? »

« Je t'avais dit que c'était une souillon, je te l'avais dit, *je te l'avais dit !* »

« Sale fils de pute, un mot de plus, j'enlève cette aiguille de mon bras et je me lève pour te foutre une dérouillée ! »

Il l'a prise par le bras et ils sont partis.

On leur avait sans doute téléphoné pour leur dire que j'allais mourir. Mon hémorragie continuait. Ce soir-là, le prêtre est venu.

« Mon père, je lui ai dit, ne le prenez pas mal, mais j'aimerais autant mourir sans rites ni parlole. »

J'ai été stupéfait de le voir vaciller et se balancer d'avant en arrière ; on aurait presque dit que je l'avais frappé. Il en croyait pas ses oreilles. Je dis « stupéfait » parce que je pensais ces gars plus détachés que ça. Mais après tout, eux aussi se torchent le cul.

« Mon père, parlez-moi, a dit un vieux, vous pouvez me parler, à moi. »

Le prêtre s'est approché du vieux et tout le monde était content.

Treize jours après mon hospitalisation, je conduisais un camion et soulevais des paquets pesant jusqu'à 25 kilos. Une semaine plus tard, je m'envoyais mon premier verre – celui qui d'après eux me tuerait.

J'imagine qu'un jour je crèverai dans ce foutu pavillon pour nécessiteux. À croire que je peux pas y échapper.